

# les bahuts du rhumel

LES ANCIENS DES LYCEES DE CONSTANTINE

## TRÈS COULEUR LOCALE

J'ai évoqué, en janvier 98, dans un article titré "La Langue arabe, la rue et les Bahuts dans ma vie", les professeurs qui m'ont enseigné l'arabe au lycée. Aujourd'hui, je voudrais faire mention des examinateurs en langue arabe qui, à la fin des années 20, venaient d'Alger, pour faire subir aux candidats les oraux de langue vivante.

J'ai affronté - avec plus ou moins de succès - les questions de M.M. Canard et Pérès, mais ne puis oublier M. Bencheneb, qui ne passait inaperçu, ni par sa corpulence ni par son allure. Il avait une taille de géant, et son costume était celui des riches bourgeois musulmans d'Alger, très coloré, et semblable en tous points à celui qui orne la page 3 du numéro 12 des "Bahuts" (Cap sur Alger) et qui représente Hussein Pacha, bey de la Régence en 1830. En le voyant passer dans les galeries du lycée, avant de savoir qu'il était examinateur, on pouvait se tromper sur sa qualité.

Curieusement, pour interroger les candidats, il enfourchait sa chaise, ayant devant lui le dossier sur lequel il s'accoudait. Il était extrêmement pointilleux dans ses questions, et son insistance sur la grammaire se révélait pleine de pièges... Dois-je avouer que j'en garde un assez mauvais souvenir!

Raymond FILHOL



Parmi ces sages lycéennes des années de la Grande Guerre (16 ou 17), en morne sarreau noir, mais avec un noeud dans les cheveux, assise à gauche Jeanne Lovichi, soeur aînée d'Odile Pozzo di Borgo, maman de Paul Chevro et cousine de René Méyère.

## PIÈTRES DÉBUTS

J'ai commencé ma "carrière" au lycée de façon pas très glorieuse je l'avoue.

Peu de mes condisciples peuvent se prévaloir d'avoir passé 12 ans dans notre cher bahut de la rue Nationale. Rassurez-vous: je n'ai pas redoublé toutes les classes, de la 6ème à la philosophie.

Heureux temps, d'ailleurs, où l'on pouvait redoubler et rattrapper une faiblesse passagère - mais ceci est une autre histoire.

J'ai donc effectué ma rentrée (et mon entrée au lycée) en 10ème - traduisez "cours élémentaire première année" - chez Mme Casaubieilh.

Cette institutrice remarquable voulait, à toute force, "me décoincer" diraient nos jeunes d'aujourd'hui, sous le prétexte, pas tout à fait faux, qu'elle m'avait vu naître... elle avait sans doute promis à ma mère une réussite à nulle autre pareille!

Hélas! elle me terrorisait, par son verbe haut, inflexible et très proluxe: je ne comprenais rien.

J'avais eu, l'année précédente, un tendre apprentissage auprès de religieuses très peu exigeantes... Aussi, quand ma nouvelle maîtresse

P.M.E. aujourd'hui, c'est Petites et Moyennes Entreprises... En 1939-40, première année de la guerre 39-45, c'était Préparation Militaire Élémentaire (et volontaire), dont un maréchal-des-logis de la Garde Mobile venait enseigner la théorie - dans la salle de classe de... philosophie - une ou deux fois par semaine, entre 16 et 17 heures, après le dernier cours de la journée et avant l'étude du soir. Le dimanche matin, c'était le "crapahut sur le terrain", au Mansourah, en accoutrement simili-militaire: calot gris à "crevé" bleu marine, veste et pantalons style bleu-de-chauffe, et ceinturon... Ci-dessous, debout: Humbert, Dubois, Casanova, Roger Fiorini; agenouillés: ?, Chabou, Goiran, Boujol (?), Flandé, Ait Challal; allongés: Isnard, Benlabiod, Fraysse, Blazeix, Raymond Blanc et Marty. Fermez le ban!



# LE BOUCHON

C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit

Ce vers me revient à l'esprit chaque fois que je pense à cette classe de quatrième dont j'ai - ci-contre - la photographie sous les yeux. Car c'est là que j'ai fait la connaissance de ce fameux alexandrin, et aussi que je me suis trouvé dans une sorte de nuit scolaire, sinon horrible, du moins déplorable; et ces deux éléments se sont associés et fixés en ma mémoire. Cela, pour donner une idée de ma situation intellectuelle à cette époque.

J'en vois qui vont ricaner: "C'est le seul vers qu'il a retenu de la grandiose tragédie, et il éprouve le besoin de le "servir"... ce qui est inexact: je me souviens aussi du suivant - au moins.

En tous cas, ça fait un peu pédant, j'en conviens. A vrai dire, je n'ai jamais eu de goût très vif pour ladite tragédie. Dans le genre théâtral, j'avais une nette prédilection pour des pièces telles que "Le Médecin malgré lui" ou "Le Voyage de monsieur Perichon".

Bref, je n'avais guère envie de travailler, et, si je n'appréciais pas la pompe racinienne, le latin me rebutait encore davantage. Je demeurais insensible aux explications savantes et minutieuses de M. Dufour, et je n'étais pas le seul - je crois - dans ce cas.

La voix du docte professeur n'était en rien comparable à celle des sirènes de l'Odyssée: faible et monocorde, sans doute fatiguée par de nombreuses années de labeur consciencieux, elle ne parvenait pas à dominer le brouhaha ambiant et à capter les attentions fragiles.

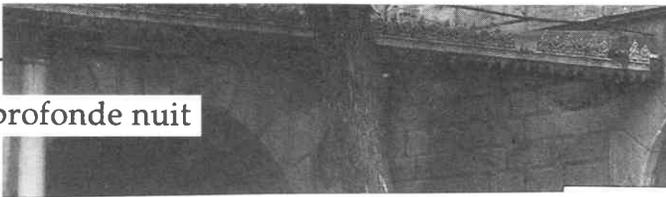
Au premier rang, une brochette de bons élèves s'efforçait de profiter de l'enseignement ainsi dispensé; le reste de la classe bavardait, baillait ou lisait des illustrés... Je me trouvais au milieu de ce marais croupissant et bourdonnant, et j'y perdais pied.

Un jour que le temps me paraissait particulièrement long, j'aperçus par terre, non loin de moi, un petit bouchon. On étudiait alors, si je ne m'abuse, "Les Métamorphoses" d'Ovide, et ces histoires extravagantes et confuses ne me passionnaient pas assez pour me rendre attentif.

D'une façon générale, je ne goûtais guère le surréalisme et ses embrouillements... ni le réalisme, d'ailleurs; ce que j'aimais, c'était plutôt le sous-réalisme, où l'action est claire et nette, où les drames paraissent anodins et où tout finit par s'arranger: "Le Capitaine Fracasse", "Tartarin de Tarascon" par exemple, ou Arsène Lupin.

Tenez! si seulement il s'était agi de ces autres Métamorphoses, d'un autre auteur latin - qui se trouvait être natif de Contantine - où il est question d'un jeune homme, transformé pendant quelques temps en bourricot, je crois bien que mes oreilles auraient pu être séduites.

Bref, je m'ennuyais, et le petit bouchon semblait pouvoir me procurer un peu de distraction. Glissant sur mon siège et allongeant une jambe, je l'amenai près de moi, et je me mis à l'envoyer d'un pied à l'autre... quand, après quelques passes assez réussies,



un claquement sec retentit, couvrant la rumeur du marais, ainsi - bien sûr - que la voix du professeur.

On aura compris que le bouchon erratique était pourvu d'une amorce et destiné à un pistolet d'enfant, ce qui, à première vue, n'était pas évident: aujourd'hui, dans une classe moderne, démocratique et citoyenne, un tel bruit passerait inaperçu, et il n'y aurait pas d'anecdote à raconter.

Toujours est-il qu'un étrange silence s'abattit sur la classe stupéfaite, comme si, à la chaire magistrale, Zeus venait de foudroyer Phaëton ou quelque autre impertinent... Mais ce fut vers moi que convergèrent tous les regards, d'autant plus que, le sang me montant à la tête, je devais rougeoier comme le phare d'Alexandrie dans une nuit profonde (1).

Aussi, M. Dufour, stoppé net dans ses savantes explications, n'eut pas besoin de demander à l'auteur du bruit incongru de se dénoncer. Tel un vieux capitaine accoutumé au tumulte des batailles, il ne perdit pas son sang-froid et, impavide, prononça la sentence consacrée, assortie de mon patronyme: "... à la peurte, avec un *rap-peurt!*" (sic).

Bien entendu, mon père - informé de l'affaire - n'apprécia pas du tout le gag. Instituteur sourcilieux, il ne plaisantait pas avec ce qui concernait les études, et particulièrement avec la discipline. Reçu par le Proviseur, il plaida coupable mais non-responsable, et le pria de bien vouloir m'accorder les circonstances atténuantes, lui-même se chargeant d'appliquer les sanctions qui étaient de son ressort.

Il affirma que le pétard ne pouvait pas m'appartenir, car il avait toujours veillé à ce que je ne sois pas en possession d'un revolver à bouchon ou d'un pistolet à flèches ou de soldats de plomb, jouets qu'il réprouvait car ils lui rappelaient la grande boucherie de fraîche et sinistre mémoire.

D'autre part, je n'avais certes pas, depuis quelques temps, les notes et les classements d'un élève convenable, mais - jusqu'à présent - je n'avais jamais eu la moindre punition pour mauvaise conduite. Et, si je ne manifestais pas envers les auteurs latins toute la considération qui leur est dûe, je n'en avais pas moins du respect pour mes professeurs, et pour M. Dufour en particulier.

M. Blanc, homme sévère et froid mais non intraitable, reconnu que je n'étais pas catalogué comme chahuteur, que mon principal défaut, avec la paresse et l'étourderie, était la timidité; et il admit que l'explosion impertune pouvait être - en ce qui me concernait du moins - accidentelle.

Je m'en tirai donc avec une consigne entière...

Quant au propriétaire du bouchon, il n'a pas cru devoir se faire connaître. Des bruits ont couru, mais sans rien de précis. Et je n'ai jamais su si l'objet du scandale était tombé d'une poche ou s'il avait été jeté délibérément sur le sol, avec l'idée qu'un mal dégourdi ne manquerait pas de le piétiner.

Ma "nuit" finira par se dissiper; mais, au lieu de me retrouver dans les collines ensoleillées du Latium ou de la Thessalie, je me verrai dans les paysages brumeux de la Grande-Bretagne, lesquels seront animés par le bouillant M. Fargeix, à la manière de Jerome K. Jerome plutôt qu'à celle des sœurs Brontë - ce qui ne sera pas pour me déplaire. Mais je serai dorénavant privé de la compagnie irremplaçable des grands Anciens.

Maurice MEIGNIEN.

1 - Mais ledit phare étant considéré comme une des Merveilles du Monde, je n'insisterai pas sur cette comparaison pour le moins audacieuse; si l'on préfère, je dirai, comme les Bônois: "La honte elle m'a montée à la fugure"...



## LÉGENDE ÉNIGME

Si vous vous sentez quelque aptitude à jouer les Sherlock Holmes ou les Hercule Poirot, tentez de trouver qui, parmi les 38 "4ème A A" de M. Dufour (le 39ème, Maurice Meignien, étant réputé innocent) a bien pu monter le coup du bouchon errant. De gauche à droite et de haut en bas: Lucien Adès, Jean Orosco, ?, Atlan, Nicoli, ?, ?, Jean Guedj; puis Cohen-Bacri, Dufour (fils du professeur), Podevin, ?, Doumandji, Haddad, ?, Kelifa, Tiab, Prosper Guedj; puis Robert Pulicani, Canavaggio, Roure, Robert Lacroix, Robert Denis, Poirault, Chenevas, Naman, ?, Clairac; puis Charley Arrighi, André Buffet, Maurice Meignien, Fontana, Pierre Martin, le Professeur (hors de cause, lui aussi?), Bernard Guyenet, Tobiana, Zerbib, Marcel Néto et enfin Charles Carmagnol. Pour pimenter un peu l'aventure (ou la mésaventure), il est bon de rappeler que la salle où - dans la journée - officiait M. Dufour, servait également d'étude (matin et soir) aux pensionnaires, demi-pensionnaires et externes surveillés - si bien que l'un de ces anonymes a pu également semer, lui aussi, le coquin petit cylindre de liège explosif - ni vu ni connu... Élémentaire, cher Watson! Is not it?

# PIÈTRES DÉBUTS

● suite de la première page se tournait vers moi brusquement, sur un: "Janine, ton cahier vert", immédiatement je tendais le rouge; "Le bleu!" et je tendais le jaune... Bref, l'angoisse totale et les pleurs.

Alors, cette consciencieuse institutrice convoqua ma mère, pour lui dire:

1 - que j'étais sourde sinon muette - je me suis bien rattrapée depuis;

2 - que je devais rapidement aller passer une visite médicale chez ce bon docteur Elbaz, qui avait en ses mains expertes la destinée de beaucoup d'yeux, nez, gorges et oreilles constantinoises.

Je me revois chez lui, subissant des lavages d'oreille, et je l'entends encore dire à ma mère: "Elle entend très bien, cette petite. Mais j'ai, moi aussi, ma fille dans cette classe, et je pense que la méthode de leur institutrice est bonne, tout en étant un peu rude sans doute".

Nous étions tranquillisées, et je dois dire qu'à la fin de l'année, j'étais à un bon niveau, avec les félicitations du Conseil de discipline.

J'étais devenue plus ouverte, plus sociable, et j'avais de bonnes camarades: Chérifa, Jacques (le seul garçon), Annie, Héliette, Huguette et les autres...

Pour terminer cette évocation ancienne, je livre aux musicologues cette chansonnette - un rigaudon - apprise en ce temps-là:

Le Printemps  
Qui charme la bergère,  
Le Printemps  
Ne dure pas longtemps.  
Les beaux jours,  
Amis, ne durent guère,  
Les beaux jours,  
Mes frères, sont bien courts...

Et, aujourd'hui, c'est comme si c'était vrai!

Janine IZAUTE AUBRUN  
ci-dessous, à l'époque, en compagnie de sa soeur Madeleine.



## BAC ET ENCRIER LUSTRAL

Interne au collège de jeunes filles de Bône, j'ai tout de même fréquenté le Lycée de Garçons de Constantine... mais deux semaines en tout et pour tout: la première fois en juin 1937, et la seconde fois en juin 1938, lors des épreuves du baccalauréat - première et seconde partie.

Tous les candidats du département devaient alors se rendre sur le Rocher, pour y subir les épreuves écrites et - éventuellement - les oraux.

Chaque fois, les hôtels du chef-lieu (même le lointain et très sélect "Transatlantique") affichaient complet, leurs chambres ayant été retenues dès qu'avait été connue la date des épreuves.

Ces chambres d'hôtel devenaient alors le lieu des dernières révisions... mais on s'en échappait parfois pour aller arpenter traditionnellement la place de la Brèche, ou déambuler le long de la plus que célèbre rue Caraman.

Au jour J, tous les candidats des chefs-lieux d'arrondissement se retrouvaient, avec les lycéennes et les lycéens constantinois, dans la cour du "petit lycée" de garçons, alors strictement interdite à ses familiers.

Les épreuves écrites se déroulaient dans une très grande salle du rez-de-chaussée, où devait se pratiquer habituellement - je pense - l'éducation physique, la seule de l'établissement qui soit assez vaste pour que chaque candidat puisse disposer d'une table individuelle.

Un quidam décoré des Palmes Académiques faisait l'appel devant la porte, et chacun entrait, en entendant son nom, pour aller s'asseoir derrière sa "planche de torture".

Lorsque l'effectif se voyait réuni au complet, les sujets de composition (tirés à la ronéotype et maculés de graisseuse encre fraîche) se trouvaient extraits de volumineuses enveloppes cachetées, pour passer dans les mains des candidats.

Sur sa table, chaque concurrent disposait de feuillets "officiels" de couleur jaune. Dans un angle supérieur droit, était imprimé un triangle noir, que l'on devait rabattre et coller strictement, après avoir écrit son nom sur le coin à dissimuler.

Important détail d'époque: chaque table était encore équipée d'un encrier encastré, de porcelaine blanche, rempli à ras bord d'encre violette.

Pourtant, la quasi majorité des candidats (internes inclus) était équipée de stylographes, et chacun avait apporté sa petite bouteille d'encre Watterman, de forme hexagonale, dont la mode exigeait qu'elle fût tenue en laisse, au bout d'une ficelle solidement attachée autour de son goulot.

Très solennellement, après avoir consulté un "oignon" à chaîne, tiré du gousset de son gilet, le surveillant-major proclamait: "Il est X heures; les copies seront collectées à Y heures"! Et chacun de se pencher, et chacun de s'appliquer à l'envie, sur les grandes feuilles jaunes encore immaculées.

Ainsi, voguait la galère!... Pendant deux jours, matin et après-midi, on composait, en français, en latin, en grec, en mathématiques, en langues vivantes, et - certains - en philosophie.

Après quoi, lorsque toutes les épreuves de l'écrit avaient été subies, que les poitrines avaient exhalé l'ultime soupir de soulagement, des petits groupes de candidats s'en allaient jusqu'à la passerelle de Sidi M'Cid.

Là, face à la plaine du Hamma, en poussant de grands cris sauvages, chaque élément de ce microcosme étudiantin faisait tourner son encrier au bout de la ficelle, à la façon du petit David face au géant Goliath; et puis il le lâchait brusquement dans le vide vertigineux, comme pour offrir quelque sacrifice lustral aux divinités tutélaires de la candidature bachelière...

# BON COMME... LABAT, DIS !

Osons pasticher le slogan qui fit la fortune du couscous Garbit, puisque c'est à leur "tour operator" Guy Labat - assisté de son frère André - que les ALYCistes de Montpellier durent les réjouissances périassembleégénérales de l'an 2000.

En témoigne, le reportage photographique de Renée Fleck: treize à la douzaine (deux photos composent l'image de tête) clichés sélectionnés parmi les 64 qu'immortalisa l'objectif magique et imagique de notre cartier-bresonne chargée de mission.

En vrac, de haut en bas et de gauche à droite: coureurs de remparts sur fond d'Aigues-Mortes, assiégeants pacifiques de la tour Constance, siroteurs d'apéritif *Mercurial*, moitié d'assemblée générale, équipe animatrice, dégustateurs de vins de sables, garde descendante ensoleillée, mesdamezémessieurs-perrichons d'un voyage pneumatocoviaire, seconde moitié d'assemblée générale, enfin - en sandwich entre admirateurs du prestigieux Vieux Montpellier et pause sur la margelle d'un puits réparateur - ultime grandmerci présidentiel au principal maître Jacques de ces deux jours de festivités languedociennes.

Mais alors - demanderez-vous peut-être - comment faire mieux, l'an prochain, au tout neuf troisième millénaire?

La réponse semble s'imposer d'elle-même si l'on sait que notre ami Guy - grand voyageur et ancien proviseur du lycée franco-japonais de Tokio - a déjà organisé maintes "virées" au delà de nos frontières - à New York entre autres, pour ce qui est de la "proche banlieue"...



## les bahuts du rhumel

ALYC

- Président Jean Malpel  
505, rue Pipe-Souris  
77350 Le Mée sur Seine  
01 64 37 15 40
  - V-Présidente Janine Sadeler  
160, avenue du 2ème-Spahis  
83110 Sanary  
04 94 74 64 86
  - Trésorier Michel Challande  
6, parc du Château  
78410 Aubergenville  
01 30 91 15 59
  - Secrétaire Suzanne Le Noane  
28, rue Pierret  
92200 Neuilly sur Seine  
01 46 24 84 71
- LES BAHUTS DU RHUMEL**
- Jean Benoit  
440, route de Vulmix (A 36)  
73700 Bourg Saint-Maurice  
04 79 07 29 31

 l'edelweiss  
☎ 04.79.07.05.33

# VICTOR HUGO PARLE D'ALGER

Les deux premiers Français qui mirent le pied dans Alger, en 1830 on été Eblé, autrefois mon camarade en mathématiques à Louis-le-Grand, et Daru, aujourd'hui mon collègue à la Chambre des pairs.

Eblé (fils du général chef du service de santé de la Grande Armée) était premier lieutenant, et Daru second lieutenant de la batterie qui ouvrit le feu contre la place.

Or, lorsque une armée entre dans une ville prise d'assaut, il est d'usage que la batterie qui a ouvert la brèche et tiré le premier coup de canon passe en tête et marche avant tout le monde: c'est ainsi qu'Eblé et Daru entrèrent les premiers dans Alger.

Il y avait encore, sur la porte par où ils passèrent, des têtes de Français fraîchement coupées, et reconnaissables à leurs favoris blonds ou roux et à leurs cheveux longs, alors que les Turcs et les Arabes sont tondus.

Le sang de ces têtes ruisselait le long du mur. Les assiégés n'avaient pas eu le temps ou n'avaient pas pris la peine de les enlever... dernière bravade peut-être.

Les troupes allèrent donc se ranger sur la place devant la casbah. Eblé et Daru y arrivèrent les premiers; comme ils trouvaient le temps long, ils obtinrent de leur capitaine - un vieux troupière et bon homme - la permission d'entrer dans la casbah, en attendant.

"Je n'y vois pas d'inconvénient", leur dit le vieux soldat, lequel sortait des armées d'un homme qui n'avait pas vu d'inconvénient à entrer dans Postdam, Schoenbrunn, l'Escurial ou le Kremlin. Daru et Eblé profitèrent bien vite de la permission.

La Casbah était déserte. Il

n'y avait pas deux heures que les dernières femmes du Dey l'avaient quittée. C'était un déménagement qui ressemblait à un pillage: meubles, divans, boîtes, écrans ouverts et vides, se trouvaient jetés pêle-mêle au milieu des chambres.

Le palais entier était une collection de niches et de petits compartiments. Il n'y avait pas trois salles grandes comme une de nos salles à manger ordinaires.

Une chose qui frappa Daru et Eblé, fut l'énorme quantité d'étoffes de Lyon empilées au secret de ces appartements. Celà, par moments, avait l'air d'un magasin, soit que le Dey en eût la manie, soit qu'il en eût fait le commerce.

Il y en avait tant que, le soir, les officiers logés dans cette casbah les arrangèrent de façon à s'en faire des matelats et des oreillers.

Les soldats, du reste, regorgeaient de toutes sortes de choses prises dans la déroutée du camp d'Hussein-Dey. Daru acheta un chameau cinq francs...

## REMINISCENCES OLFACTIVES

Je pouvais bien avoir trois au quatre ans quand on m'emmenait, chez le Dr Ohlicher, Dieu sait pourquoi! Ce brave détenteur d'une moustache noire avait son cabinet dans un immeuble juché sur le bord du précipice - cinq étages au dessus de la chaussée et autant au dessous - tout en bas de la rue Nationale, faisant l'angle avec le pont pléonasmiquement dit d'El Kantara.

A l'époque, le bâtiment était encore presque neuf, et tout blanc; blancs aussi, les murs du cabinet et la blouse du toubib: ces blancheurs m'avaient frappé.

Moins, cependant, que l'odeur très intimidante qui était associée à cette blancheur: il y avait là de mystérieux appareils électriques, probablement récents, et tout cela exhalait un inquiétant parfum d'isolant surchauffé.

Bien plus tard, j'ai eu maintes occasions de manipuler ce genre de matériel et de retrouver ces effluves: à chaque fois, j'ai revu - en pensée - blancheurs environnantes et noirceur des moustaches ohlichériennes!

Senteurs de haute et incompréhensible technicité, de science inaccessible et mystérieuse pour le minuscule gamin que j'étais. Si elles ont désormais perdu tout caractère ésotérique, elles n'en ont pas moins gardé la totalité de leur puissance d'évocation - après plus de 60 ans.

Jacques de Beausoleil.

## LE CHEMIN DE KACHOUANE

Après la construction d'une ferme expérimentale de l'Institut Pasteur dans le secteur d'Haouch Touta, proche du village de Birtouta, il était devenu nécessaire d'en bâtir une seconde à cinq kilomètres de la première, dans le secteur de Sidi Aid; mais Sidi Aid est, de tous côtés, ceint de propriétés: pas d'accès à la route qui passe à 350 mètres au sud.

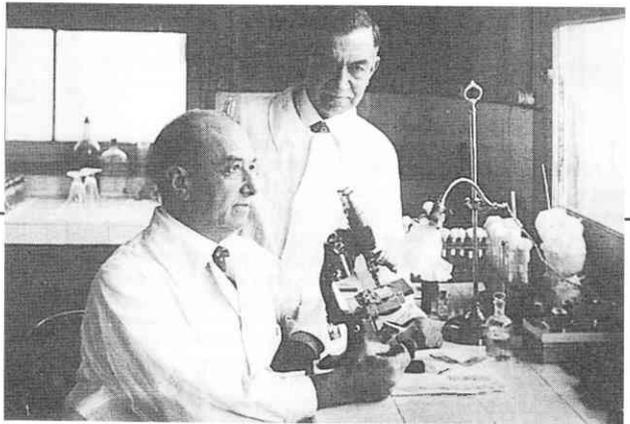
Nous allons voir notre voisin - un riche propriétaire - et lui exposons notre détresse: "Pourriez-vous nous céder une étroite bande de terrain de quatre mètres de largeur, en bordure de votre vignoble?"

Il refuse net, et il ne nous cache pas qu'ayant eu des difficultés avec l'Administration, il ne tient pas à aider un service public.

"Nous vous paierons le prix que vous fixerez vous-même" - "Non! je refuse" - "Si vous consentiez à nous céder ce bout de terrain, nous élèverions - à l'entrée de notre chemin, sur la route départementale - deux piliers: sur l'un, serait inscrit les mots "Institut Pasteur", sur l'autre "Chemin à votre nom - "Non, inutile d'insister"...

A quelques temps de là, nous recevons la visite d'un autre voisin, un fellah de fort modeste condition et tout à fait inconnu de nous.

"Je m'appelle Kachouane Brahim. J'ai appris que vous cherchiez à acquérir une bande de terrain pour faire un chemin reliant l'extrémité de la station expérimentale à la route départementale"



"Oui, nous serions heureux de disposer d'un passage de quatre mètres de largeur."

- "Je viens vous l'offrir, mais quatre mètres ne suffisent pas, et je vous en propose sept." - "Nous vous remercions de tout coeur, votre prix sera le nôtre" - "Il ne s'agit pas de payer... Je prie l'Institut Pasteur d'accepter ce don"...

Grâce à ce chemin long de 256 mètres et large de sept, la ferme de Sidi Ali est à six kilomètres de la petite ville de Boufarik, métropole de la région; sans ce chemin, elle en serait à quatorze.

Le 9 août 1930, l'acte de donation en bonne et due forme a été signé en l'étude de M<sup>e</sup> Vaugien, notaire à Alger. Seulement, Kachouane a tenu à ce qu'y figurent ces mots: "Lequel a, par ces présentes, fait donation... en reconnaissance des bienfaits apportés par l'Institut Pasteur dans la région, résultant de l'assèchement et de l'assainissement du marais des Ouled Mendil..."

Brahim Kachouane n'a jamais rien demandé. Il n'a rien voulu accepter. Il est mort en 1934.

Professeur Edmond SERGENT directeur de l'Institut Pasteur d'Alger, et ancien du lycée de garçons de Constantine.

● Photographie ci-dessus, le professeur Edmond Sergent et son frère Etienne, en travaux de recherche dans leur laboratoire, à l'Institut Pasteur d'Algérie.

● Montrant récemment, à une ancienne élève de Laveran, tous les numéros des "Bahuts du Rhumel", je la vis brusquement blémir, en fixant, dans le numéro 5, la photographie d'une classe de septième, en 1937-38, autour de Mme Guieu. De grosses larmes roulèrent sur ses joues; et, en me désignant l'institutrice, elle murmura: "Maman". Puis elle m'expliqua: "Ma mère mourut très jeune, me laissant orpheline aux portes de l'adolescence. C'est la première fois que je la découvre entourée de ses élèves". Une vieille blessure venait de se rouvrir. Son indiscible peine, mêlée au bonheur de ces retrouvailles inattendues, marquait son visage d'une tristesse infinie - celle qui mélancolise les joies, mais faisait, de ce numéro des "Bahuts", le plus beau présent du passé.

José TORASSO.

# CHAPEAUX

Je passais, l'autre jour, rue Saint-André-des-Arts, devant les vitrines de Latreille. Mon regard fut attiré par les chapeaux d'été proposés aux messieurs: panamas souples, rigides canotiers, tous, sous leur ruban sombre, d'une blancheur crèmeuse. Et hop! me voilà revenue à mon enfance constantinoise!

Ai-je vu mon père, hors de sa maison, sans couvre-chef? Non, jamais. Ne serait-ce que pour traverser une rue, il n'omettait pas de se protéger la tête.

L'hiver, il portait un de ces feutres plus ou moins mou, dans les tons bruns ou gris, et, l'été, le canotier de paille immortalisé par Manet et les films de Pagnol.

Allons-nous revoir ces chapeaux d'été sur la tête des jeunes gens d'aujourd'hui? Alors, soudain, nous prendrons douloureusement conscience du passage d'un siècle à l'autre, car, quoi qu'on dise, la mode ne se répète jamais: quelques détails revivent, mais tout le reste a changé.

Le souvenir des chapeaux paternels attire celui des coquetteries maternelles. Dans mon enfance, une femme sortait rarement "en cheveux". Et bibis, cloches, tambourins à voilettes, capelines à fleurs faisaient l'objet d'un choix sérieux et délicieux.

Je me rappelle les visites chez "la modiste", dont l'attrait de formes, de rubans, de boucles, de plumes et de bouquets excitait l'imagination. Tout ce que l'entrevue comportait de gravité et d'émotion n'échappait pas à mon attention d'enfant.

De cet humble atelier, sortaient de grands chapeaux que je trouvais superbement élégants: paille noire ornée d'une fleur de nénuphar aux lignes pures, blanche ou verte, assortie au galon discret d'une robe de crêpe; ou capeline claire dont le ruban soigneusement choisi s'accordait au mauve d'un tailleur de toile. J'admirais ce raffinement réservé aux dames.

Et nous, les enfants? Eh bien nous étions - nous aussi - obligatoirement chapeautés.

Et cela n'allait pas sans récriminations, sans ruses, sans mensonges:

"As-tu pris ton chapeau?"

"Oui, oui".

Mais si, au bas de l'escalier, le chapeau n'était pas sur la tête, il fallait, dare-dare, remonter le chercher.

Pensez-donc, des petits cerveaux si fragiles, ça allait fondre au soleil!

Donc, comme tout le monde (et n'a-



Ci-dessus, la cloche de Mme Fargeix et le feutre élégant de M. Senkeinsen dépassent... "de deux têtes", le bérêt à plume de l'élégant mannequin "chapeauté" par Jean Bartet, tandis qu'en bas, casquette et bérêt cassique coiffent les gamins des lointaines années sages.

vions-nous pas l'exemple des sages indigènes avec leurs turbans, leurs chechias, leurs fez, leurs tarbouch?) donc, comme tout le monde, nous étions affublés de couvre-chefs.

Et nous, les filles, si nous acceptions sans rechigner le port des gants (de préférence blancs) pour aller au lycée, nous n'aimions pas du tout les chapeaux.

Je me rappelle avoir porté un béguin de velours marron assorti au col d'un manteau, quand j'étais en 6ème, un calot de coton tricoté blanc gris et mauve en signe de deuil, en 3ème, un breton de feutre marine, un petit canotier à ruban "suivez-moi, jeune homme", aux environs de la terminale.

Encore, ces chapeaux-là ne devaient-ils pas me déplaire puisque je m'en souviens sans ennui. Mais il y avait eu, bien avant, les chapeaux de paille d'Italie ou de cisal blanc, encombrants et fugueurs, qu'on étrennait le jour de Pâques et sur lesquels, ce même jour, malicieusement, un pigeon laissait tomber une fiente.

Notre frère se défendait mieux. Pour aller au lycée, il empruntait la rue de France, et des petits voleurs - racontait-il - lui enlevaient le bérêt de la tête et disparaissaient dans les ruelles perpendiculaires. Ma mère se lassait de racheter des bérêts. Que ceux à qui pareille mésaventure est arrivée m'accusent de calomnie!

Pourtant - soyons honnête - j'avouerai avoir souffert, un jour, d'insolation, dans la campagne de Gastonville. A la suite de quelle désobéissance? Je l'ai oublié.

Et puis, plus tard, à Paris, devenue dame, j'ai porté, comme ma mère, des chapeaux. Mais la mode n'en était plus aussi répandue.

Si l'on passait, coquettement chapeauté, devant un chantier, les ouvriers sifflaient. Et si le vent arrachait votre coiffure, des sourires féminins goguenardaient...

Arriva la mode de l'écharpe de soie, pratique et confortable l'hiver, réplique bourgeoise du fichu des "babas" russes. Le chapeau disparaissait même des églises.

Il subsista sous des formes utilitaires: bonnet, bob, casquette.

Le "vrai" chapeau revient cependant par poussées. Il s'épanouit - poè-



me à la gloire de la femme - dans les créations de Jean Barthet, lors de l'élection de Miss France. Mais il n'est plus, depuis longtemps, un article d'usage courant. C'est une fantaisie que s'offrent les beaux, les jeunes et les jolies (ou qui se croient tels) et dans laquelle s'expriment rêves, allusions réminiscentes...

Mais revenons à nos chapeaux d'été, à nos chapeaux d'enfance. Quand, sur une plage, je vois des bébés ou de jeunes enfants exposés - des heures durant - au soleil, tête nue, je ne peux m'empêcher d'être scandalisée et très inquiète. Parents indignes sacrifiant à la mode!

Mon père m'aurait-il légué sa phobie du soleil sur la tête? Ou suis-je plus réceptive aux recommandations des médecins?

Suzanne LE NOANE MUSSET.

... ci-dessous, fillette sans chapeau, alors que papa protégeait son chef d'un estival canotier.

